

La Belle Aux Gants Noirs

FEUILLETON DE L'ABEILLE

—Mademoiselle, dit Marc, solennellement, je vous jure que ni vous-même ni mademoiselle Rosen n'avez jamais à vous repentir de m'avoir donné le bonheur que je ressens à cette heure!

—Entrez donc, monsieur, et franchissez ce seuil que notre faiblesse rend sacré: devenez l'hôte de cette maison qui, depuis qu'elle est debout, n'a jamais abrité un parjure. Pour le temps qu'il vous plaira et suivant votre gré, vous êtes ici chez vous.

A la grande surprise de tante Rose, Rosen accueillit celui qu'elle aimait en accort sans la plus légère manifestation d'enthousiasme. Elle fut gracieuse, bienveillante, mais sans expansion; elle semblait recouvrer, pas le fait seul de sa présence, la force de volonté et la conscience du devoir qui lui manquaient lorsqu'il était absent. Marc n'accepta point au manoir une hospitalité complète qui, d'ailleurs, ne fut offerte que du bout des lèvres. Il fut entendu qu'il resterait à Auray, ou chaque jour une carriole de ferme irait le prendre vers midi pour l'amener l'après de ses amis, et le reconduirait à la tombée de la nuit.

Tout d'abord, la pauvre tante Rose avait accepté la présence de Marc non sans certes avec joie, mais avec l'anxiété qu'éprouvent les mères en versant à l'enfant malade un remède non encore essayé.

Elle s'était astreinte à ne point quitter les jeunes gens lorsqu'ils étaient ensemble; bientôt, elle vit régner entre eux tant de franchise, une si naturelle camaraderie, une amicale familiarité si éloignée de toute arrière pensée mauvaise, qu'elle se départit de sa surveillance.

La plupart des heures que Marc passait au manoir étaient consacrées à la musique. Rosen chantait, l'accompagnant, tantôt lui faisant répéter le rôle de Kali qu'elle savait et interprétait avec génie, tantôt revenant avec elle, non sans un mélancolique plaisir, aux premières mélodies qu'il lui avait offertes. Parfois ils s'interrompaient pour causer en bons camarades; maints détails plus ou moins insignifiants de leurs relations passées remontaient en leurs mémoires; rien de ce qui leur avait été commun ne leur était indifférent; rien n'était sorti de leur souvenir.

A tour de rôle, ils murmuraient doucement: "Vous rappelez-vous?" et se regardant, les yeux dans les yeux, ils souriaient, heureux, sans fausse pudeur et sans trouble. Tante Rose travaillait dans un coin du salon, les écoutant en s'abstenant de se mêler à leurs discours, ou bien elle vaquait à ses occupations sans rien redouter de leur tête-à-tête.

Pendant les heures qui s'étaient écoulées entre la lettre de tante Rose et l'arrivée de Marc à Auray, Rosen, délivrée d'une partie de son fardeau de douleur, avait réfléchi longuement et loyalement à la fatalité de sa situation; il semblait que sa raison, sa vertu, son bon sens, reprenant leur force et leur empire, imposaient à sa passion des concessions et des sacrifices en raison directe des satisfactions qui lui étaient accordées. Résolument, elle s'était dit qu'une fraternelle amitié était le seul lien qui pût unir à Marc de Roder, et depuis qu'elle était en sa présence, elle s'était appliquée à le former, exclusivement et de bonne foi. Cette fréquentation journalière, cette intimité de deux êtres jeunes et ardents qui s'aimaient en jurant sans cesse de se résigner à ne s'aimer pas, était rendue possible, sinon sans danger, par la perpétuelle préoccupation d'art qui le dominait et servait à la fois dérivatif à leur activité, de thème à leurs causeries, de masque à leurs extases.

La belle indifférence voulue de leur allure et la liberté familière de leur camaraderie semblaient effacer entre toute la différence de sexe, donnant à leur union, au moins en apparence, le caractère doux et sacré de la fraternité. Qu'ils fussent seuls ou que tante Rose les écoutât, leur conversation ne déviait jamais; aucun épanchement trop vif, aucun élan trop ardent ne se produisait qu'il eût fallu réprimer pour rester dans la limite des conventions arrêtées. Bientôt Rosen, enhardie par cette commune attitude, par l'obéissance de Marc, au trop aisément sûr d'elle-même et cédant inconsciemment à un secret désir, voulut profiter de quelques beaux jours survenus au seuil de l'hiver pour faire avec son ami de longues promenades à travers

la campagne. Tante Rose, confiante outre mesure, et si joyeuse du changement produit dans l'état de sa nièce, que son sens et sa clairvoyance ordinaires en étaient affaiblis, n'avait fait à cette fantaisie qu'une opposition légère.

Et, comme deux camarades en vacances, ils étaient partis gaiement, un beau matin, allant droit devant eux, par la lande et par les grèves, foulant les rocailleux inconnus de cette adorable partie de la Bretagne qui va de Kerlo à Quiberon vers la presqu'île de Ruis.

Rosen sortait vêtue d'une jupe de laine assez courte pour que sa marche n'en put être entravée. Sa tête était couverte d'un vaste chapeau qui rendait l'ombrelle inutile; sa taille était enserrée dans son habituelle jaquette aux poches de laquelle ses deux mains semblaient rives, à moins qu'elle ne les tint derrière son dos, cambrant sa taille et tendant sa poitrine comme une voile gonflée sous la brise. Elle marchait, ainsi qu'un éphèbe antique, d'un pas gal et rapide, sans rien craindre, sans se fatiguer jamais, sans jamais accepter aucune aide pour sortir d'un chemin difficile, franchir un fourré, escalader un roc ou gravir une falaise. Tantôt rieuse, tantôt rêveuse, elle aspirait le grand air à pleines lèvres, s'épanouissant sous le soleil d'automne, plus fraîche que les fleurs des haies, plus légère que l'oiselet des buissons.

Et Marc emplissait ses yeux de son charme, se grisait de sa beauté, s'attachait à elle par toutes les fibres de sa chair... par tous les élans de sa pensée.

Il maîtrisait ses paroles, domptait ses ardeurs parce qu'il n'était pas certain qu'elle l'aimât et parce qu'il craignait qu'une brusque révélation de tendresse trop vive ne troublât l'accord si doux qui régnait entre eux depuis son arrivée. Rosen ne se trahissait pas; par un effort acharné, continu, de sa volonté et de sa raison. Néanmoins les circonstances les plus futiles suffisaient à déchirer le voile qu'une convention mutuelle tenait sans défense contre ces regards dont elle était la proie, qui la prenaient toute et la gardaient, encore qu'ils affectassent de se détourner d'elle. Et derrière ses yeux rives à sa beauté, elle sentait vaguement une pensée plus avide encore et plus tenace, qui s'emparait d'elle-même, et vraiment la possédait, dominée et vaincue. Il suffisait qu'un hasard quelconque un pli de terrain, le sentier plus étroit, les rapprochant, fit se froier leurs vêtements pour qu'un frisson secouât tout leur être. L'amour qu'ils se flattaient d'avoir vaincu leur faisait alors sentir qu'ils les tenait en son pouvoir, plus asservis que jamais.

Quatre ou cinq jours de suite, ces promenades se renouvelèrent. Et Marc commença de remarquer en son amie certaines bizarreries d'attitude ou de langage qui tour à tour l'effrayèrent et le remplirent de joie. Parfois, elle avait des timidités soudaines, des reculs épervés, des trances inexplicables; d'autres fois, elle avait des audaces folles. Apercevant un chèvre feuille dans un buisson, elle s'était extasiée sur la couleur et le parfum de ces fleurs, assez rares dans ce coin de Bretagne. D'un bond, il les avait atteintes, arrachées de leurs tiges et tendues vers sa main.

Les yeux plongés dans les yeux de son ami, les lèvres frémissantes, la jeune fille au lieu de les prendre, murmura: "Mettez-les à ma boutonnière." Surpris, charmé, il s'approcha d'elle, et, très lentement, ses doigts glissèrent les fleurs odorantes dans l'étroite gaine de soie derrière laquelle, à grands coups rapides, il sentit palpiter son cœur; puis ils respirèrent leur promenade. Mais soudain Rosen s'arrêta, rougissante. Et comme si la conscience lui venait de son imprudence, elle dit d'une voix sèche: "Le parfum de ces fleurs est trop vif; il me fait mal!" D'un coup lourd de sa main gantée, elle fit, en les brisant, tomber sur le sol les feuilles et roses pétales; le vent en un tourbillon les saisit et les dispersa.

A quoi songez-vous? qu'avez-vous demandé? Que vous ont fait ces pauvres fleurs? que vous ai-je fait moi-même?

—Rentrons, répondit Rosen; je ne me sens pas bien; je suis fatiguée!

Ils regagnèrent le manoir et le reste de la journée se traîna, gâté par une anxiété secrète, dans l'ennui des occupations abordées sans envie et remplacées sans plaisir.

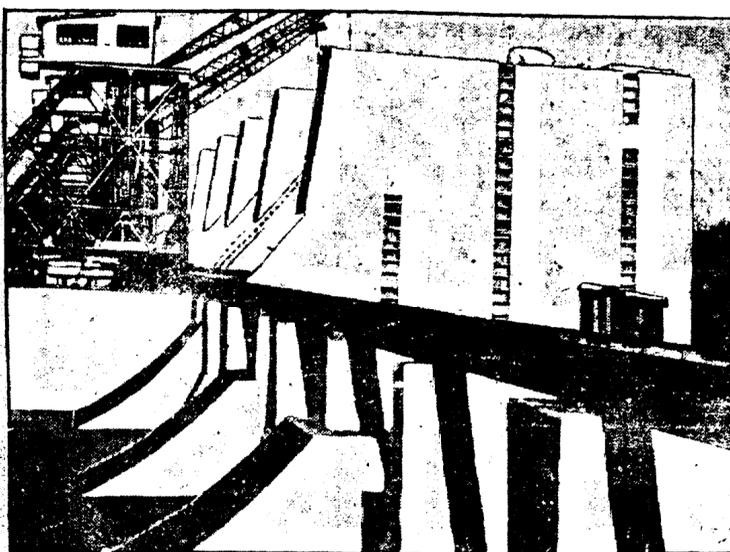
Brusquement, au milieu d'une phrase banale, Rosen dit à son ami: —Ne trouvez-vous pas que je suis mon rôle?

Certes, vous le savez!... en perfection!

Dès lors, il est inutile de le répéter davantage. Il serait temps d'achever l'orchestration de votre ouvrage, de voir le directeur de la Monnaie, de lui rappeler sa promesse, de signer le traité de ce mener les études, de songer à la mise en scène. Que de choses vous avez à faire que vous ne faites point en demeurant ici!

—Qu'importe! et qui vous

ENCORE MUSCLE SHOALS



—Il importe beaucoup, il faut que vous partiez?

—Je partirai quand vous me l'ordonnerez!

—Je n'ai rien à vous ordonner, mon ami; mais vous comprenez vous-même.

—J'ai juré de vous obéir! Voulez-vous que je parte dès demain?

—Oh! fit-elle, en palissant, demain... déjà!

—Mais... cria Marc, ce n'est pas moi qui songe à m'éloigner... je ne partirai que si vous me chassez!

—Je ne vous chasse en aucune façon; je crois que tout vous commande d'aller à Bruxelles... et qu'il est temps, hélas! que nous nous séparions.

—Je ferai ce que vous m'ordonnerez. Me permettez-vous de revenir demain... seulement demain?

En disant ces mots, il avait dans la voix tant de prière, dans la physiologie tant d'angoisse douloureuse, que la jeune fille ne put réprimer un léger frémissement. Mais bien vite elle recevait maîtresse d'elle-même et elle dit à son ami:

—Mais doute! Venez demain pour me faire vos adieux. Ces adieux, d'ailleurs, n'auront rien de cruel, puisque nous nous retrouverons quand votre œuvre sera prête et dès que ma présence à Bruxelles sera nécessaire. Allons, bonsoir, monsieur le ténébreux! et à demain!

VIII

Le lendemain, Marc de Roder revint au manoir à l'heure accoutumée. Le temps était clair et très doux. Il aperçut Rosen, seule, dans le jardin; il la rejoignit.

Le vent, par souffles brusques et intermittents, arrachait aux branches des arbres leurs dernières feuilles rougissantes, qui tourbillonnaient sur les allées couvertes d'une couche épaisse d'autres feuilles paternelles; quelques-unes s'étaient, en volant, accrochées aux cheveux de la jeune fille, mettant parmi leurs reflets d'or un reflet de pourpre. Marc regarda son amie; il vit ses yeux légèrement gonflés par les larmes ou par l'insomnie, son front crispé sous l'effort de sa pensée, ses lèvres frémissantes qui semblaient lutter pour arrêter un sanglot.

—Qu'avez-vous? cria-t-il; vous souffrez? Serlez-vous malade? Avez-vous quelque chagrin?

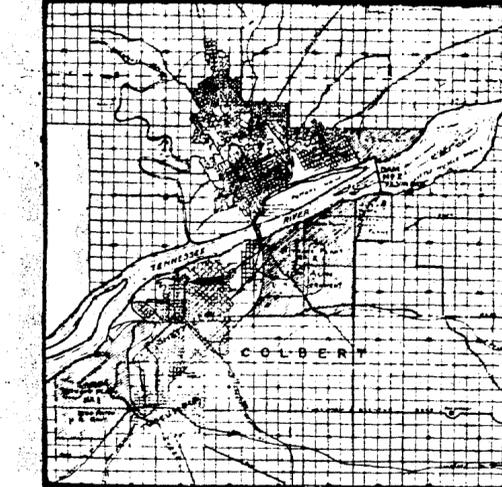
—Pas plus que de coutume! répondit-elle tristement. Puis, elle ajouta en s'efforçant de rire:

—En ce moment, voyez-vous, je ressemble à certains pauvres chevaux que j'ai vus, luttant pour gravir des côtes escarpées en trainant de trop lourds fardeaux. Ils vont à droite, à gauche, fermant les yeux pour ne point voir combien la pente est longue et combien est profond le précipice qui la borde. De temps en temps pour tromper leur angoisse et ranimer leurs forces, ils derobent à la haie un peu d'herbe, à l'ornière un peu d'eau. Mais le fouet du maître crepite et les cingle. Il faut tirer, il faut aller en avant, il faut souffrir jusqu'à l'heure lointaine et vague du repos infini. Que n'ont-ils, pour accomplir la besogne à laquelle le destin les condamne, des ailes comme les chevaux d'Icare, ou des jarrets d'acier comme les coursiers d'Hercule! Mais, s'ils étaient forts, ils souffriraient moins, et l'insupportable Providence, dans un but qui m'échappe, veut qu'ils souffrent beaucoup, autant qu'on peut souffrir!

Marc écoutait avec une anxiété profonde; allait-elle avouer que l'amour triomphait enfin de sa résistance et de ses résolutions? Allait-elle confesser sa défaite? Pour la première fois elle laissait voir sa blessure; était-ce pour y chercher un remède? Voulait-elle, avant la séparation, provoquer l'aveu formel d'un sentiment sur lequel sa perspicacité n'avait pu se méprendre?

Il le crut vaguement; d'ailleurs, sans prendre le temps de réfléchir, il s'approcha d'elle et, d'une voix très basse, mais nette et résolue, il lui dit:

—Rosen! je vous aime! je vous aime!



En haut nous avons une vue de Wilson "dam" à Muscle Shoals, Alabama. En bas les environs. Le gouvernement américain fait des dépenses ici environ \$100,000,000 en construction.

La jeune fille chancela; ses lèvres s'entr'ouvrirent; alors, s'imaginant qu'elle allait crier, appeler à son aide, Marc, d'une geste brusque et fort, lui saisit l'appuyage contre sa poitrine, et, de sa main demeurée libre, il lui ferma la bouche comme avec un bâillon.

—N'appellez pas! disait-il d'une voix suppliante; au nom du ciel ne criez pas! ne craignez rien! Je vous jure qu'il vous suffira de commander pour que je vous obéisse! Vous sentez bien que vous ne courez aucun péril! Je vous aime trop pour me révolter contre vos commandements. Mais il est impossible, il est indigne de nous que nous demeurions plus longtemps dans l'incertitude d'une situation fautive. Il faut que vous sachiez qui je suis, puisque j'ai osé vous parler de mon amour. Il faut que vous lisiez dans mon cœur. Apres... quand je vous aurai tout avoué, tout révélé, vous déciderez de mon sort!

Il l'avait entraînée vers la tonnelle; il l'avait fait asseoir sur le banc de bois, à côté de lui. Elle ne songeait en réalité ni à crier, ni à se défendre; elle ne redoutait aucun péril, n'en soupçonnait aucun; elle était dans les bras de son ami; elle sentait que le son de sa voix, le contact de main collant ses lèvres, ses regards éperdus, ses discours hâletants versaient en elle un baume divin, d'une saveur inconnue et d'une infinie douceur. Sa conscience s'écroulait dans cette ivresse; elle ne trouvait plus en elle-même de force pour réagir contre ses propres sentiments; son âme paraissait inerte; mais cette inerte avait la douceur d'un rêve entre deux luttes, d'une accalmie entre deux ouragans.

—Écoutez moi, répétait Marc; j'ai souvent hésité sur la nature des sentiments que je vous inspire; tantôt votre froideur, votre parole acerbe et cruelle, vos dédains et vos sarcasmes, surtout le refus persistant et quéril de me donner votre main quand ma main se tend fraternellement vers vous, tout cela m'a fait dire, longtemps avec angoisse: Elle de dédaigne, elle me hait!

A Suivre

NELSON ET LADY HAMILTON
Ce roman d'amour est remis en lumière par la vente qui va avoir lieu, à New-York, des lettres confidentielles écrites par l'illustre amiral à sa sœur maîtresse. Ces lettres ont d'ailleurs été publiées par lady Hamilton alors que, misérable et honnie, elle achevait sa vie sur la côte française à Calais.

Mais les originaux qui faisaient partie d'une collection particulière n'en sont pas moins recherchés. La plupart de ces lettres sont écrites de la main droite, d'une écriture très lisible, mais d'autres, quand Nelson est été amputé, étaient écrites de la main gauche et sont d'une lecture difficile.

Les Epoux Camarades

Paris.—Sous ce titre, M. Léon Deutch va faire paraître un roman —depuis longtemps attendu— dont nous extrayons le passage suivant:

Par la fenêtre, on voyait le petit jardin dressant ses arbres noirs et nus, semblant, sur un fond gris, avoir été dessiné par quelque artiste japonais. Les oiseaux piaillaient afin que rien ne fût omis dans la banalité du décor. Au ciel s'arrondissait un terme soleil qu'on pouvait regarder en face.

Thérèse comprit que le moment était venu où Daniel exprimerait pour de bon ses sentiments et ses pensées. Elle ressentait une certaine appréhension, déstabilisant et craignant à la fois un aveu. Certes la constance de ce grand garçon intelligent et doux ne lui déplaisait point; mais après avoir ouvert son cœur, que demanderait-il, qu'exigerait Daniel?

Un frisson glissa le long de sa nuque et de son échine; elle sursauta comme si une épingle l'eût piquée; puis redressée maîtresse d'elle-même, elle attendit.

—Alors Daniel demanda: —Soyez franche, Thérèse, êtes-vous heureuse? Car avant tout c'est de votre bonheur qu'il s'agit. Je ne veux pas être un égoïste; je m'inclinerai devant votre décision, à condition de vous savoir heureuse. Oui, je le répète ce mot, dont je voudrais vous parler comme d'un diamant!

Il s'arrêta, effrayé de ce qu'il avait à dire:

—Vous ne pouvez pas vivre ainsi plus longtemps, continua-t-il. C'est impossible, impossible! Il est des affections que je n'oserais pas me permettre. Mais si je discute c'est que deux existences peuvent s'épanouir; prenant une direction nouvelle, un essor imprévu. Ces existences sont les nôtres. Thérèse, ne froncez pas vos sourcils, que vos beaux yeux ne se mettent pas en colère; soyez sans crainte je ne vous manquerai pas de respect. Si vous saviez combien je vous adore. A vous voir, à vous connaître j'ai acquis une telle confiance... et de l'autorité! Je veux vous rendre forte, vous permettre d'élargir l'avenir d'une âme légère. Par moi, parce que vous aurez un appui, un soutien, vous serez à l'abri de toute inquiétude; vous pourrez vous confier, je serai toujours prêt à vous ouvrir les bras, à vous dorloter et vous reconforter lorsque vous serez faible, et je ne me mettrai à genoux, si vous voulez commander!

Il se tut, oppressé, puis insista: —Vous ne pouvez pas continuer à vivre ainsi!

La jeune femme, très émue, faillit d'abord se jeter à son cou, pour le remercier de sa pitié, de sa tendresse. Mais son élan fut brisé par une courte réflexion: Si la force de leur amitié avait suffi à opérer le miracle de lui rendre à nouveau la sérénité, sa déclaration devenait inutile. D'ailleurs n'avait-il pas fait allusion à son amour? Alors, où voulait-il en venir?

Et tout de suite elle fut sur la défensive: —Je vous remercie, répondit-elle, mais n'êtes-vous pas justement celui à qui je laisse entrevoir tout ce qui se passe en moi?

Il déjura sa ruse et risqua: —Ne soyez pas fuyante. Faites-moi au moins l'effort si précieuse de votre sincérité. Regardons-nous en face.

—Oui, c'est cela, regardons en face, dit-elle en haussant la voix, peut-être pourrions-nous l'un et l'autre découvrir nos plus secrètes intentions. Avant tout mettons-nous bien d'accord sur un point n'est-ce pas: ne comptez pas me prendre, avec de belles paroles, pour profiter de ma faiblesse...

Il devint très pâle, balbutiant: —Ce que vous supposez là est infamé!

—Comment cela?

—C'est qui l'avait emprunté l'a reconnu.

LES TOILETTES DES FEMMES
Madame (à la bonne). —Marie prévenez-m'en; j'ai l'intention d'acheter une automobile et je voudrais avoir votre goût.

Anatole.—Oh, mais jamais de la vie, je ne voudrais même pas vous choisir un mari.

REFLEXION
Ne partez jamais en voyage avec une jeune fille un vendredi... si vous êtes payé le samedi.

UNE PERTE
—Je viens de perdre mon parapluie! —Comment cela? —C'est qui l'avait emprunté l'a reconnu.

LES TOILETTES DES FEMMES
Madame (à la bonne). —Marie prévenez-m'en; j'ai l'intention d'acheter une automobile et je voudrais avoir votre goût.

La bonne.—Oui, madame, mais monsieur m'a dit que votre toilette avait pris tellement de temps qu'il était forcé de se faire la barbe de nouveau.

La conversation est le voile léger qui voltige; il entoure les préoccupations de chacun.

Se Sentait Fatiguée Tout le Temps
Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois me bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cord Courtney, 705 rue Dix-septième, nord de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mlle Courtney. "Mon mari me supplie de prendre le Cardui, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

"Je souffrais des maux de reins et les Cardui dans mes membres." "Je pouvais à peine me trainer... épuisée, toujours fatiguée." "C'était un supplice pour moi d'essayer de faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme une dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui font des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits ci-dessus.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

Mots Pour Rire

LES ASSURANCES
L'agent d'assurances.—Une dernière question, quel genre d'auto avez-vous?

Le client.—Mais je n'ai pas d'auto, je détecte souverainement les autos.

L'agent.—Alors je regrette, monsieur, mais ma compagnie d'assurance plus les piétons; c'est trop d'argent.

COINCIDENCE SCIENTIFIQUE DE MILLES
La terre est à 92,800,000 milles de soleil, et, chose excessivement extraordinaire, le soleil est à la même distance de la terre.

UN COMMENCEMENT
Le président.—L'adresse que mon cher collègue va vous faire tout à l'heure reste un véritable chef-d'œuvre, et j'espère qu'il vous dira comment il a appris à composer des adresses d'une façon si charmante et si poétique.

L'orateur.—Mesdames, messieurs, j'ai commencé mon existence par écrire des adresses sur des enveloppes.

LA NOTE
—Qu'est-ce que c'est encore? —Monsieur, je suis votre tailleur, et je vous apporte votre petite note. —Ah non en voilà assez de notes: note de l'Angleterre... note de la Belgique... note de la France. Et vous m'apportez la vôtre par dessus le marché.

CONDITIONS
Madame.—Tu sais qu'il a été convenu que tu me donnerais la moitié de tes gains et la moitié de ses pertes chaque fois que tu joueras aux cartes. Combien as-tu perdu hier soir?

Monsieur.—Quatre cents dollars. Madame.—Alors, tu me dois deux cents dollars.

VIEUX JEU
Annette.—Juliette est une jeune fille bien vieux jeu. Amanda.—Tu parles telle fume encore des cigarettes.

EN AMERIQUE DU SUD
et, touriste.—Vous avez des insurrections sanglantes dans votre pays? L'Indigène.—Oui, mais moins sanglantes que vous grèves toutefois.

PAS DE RESPONSABILITE
Adele.—Je voudrais que vous veniez avec moi; j'ai l'intention d'acheter une automobile et je voudrais avoir votre goût.

Anatole.—Oh, mais jamais de la vie, je ne voudrais même pas vous choisir un mari.

REFLEXION
Ne partez jamais en voyage avec une jeune fille un vendredi... si vous êtes payé le samedi.

UNE PERTE
—Je viens de perdre mon parapluie! —Comment cela? —C'est qui l'avait emprunté l'a reconnu.

LES TOILETTES DES FEMMES
Madame (à la bonne). —Marie prévenez-m'en; j'ai l'intention d'acheter une automobile et je voudrais avoir votre goût.

La bonne.—Oui, madame, mais monsieur m'a dit que votre toilette avait pris tellement de temps qu'il était forcé de se faire la barbe de nouveau.

La conversation est le voile léger qui voltige; il entoure les préoccupations de chacun.

Se Sentait Fatiguée Tout le Temps
Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois me bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cord Courtney, 705 rue Dix-septième, nord de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mlle Courtney. "Mon mari me supplie de prendre le Cardui, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

"Je souffrais des maux de reins et les Cardui dans mes membres." "Je pouvais à peine me trainer... épuisée, toujours fatiguée." "C'était un supplice pour moi d'essayer de faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme une dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui font des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits ci-dessus.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

CUNARD
En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg—
BERENGARIA AQUITANIA MAURETANIA
Cortoisie. Confort. Cuisine par excellence.
Renseignez vous chez l'agent de la Cie Cunard, 205 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, Louisiane.